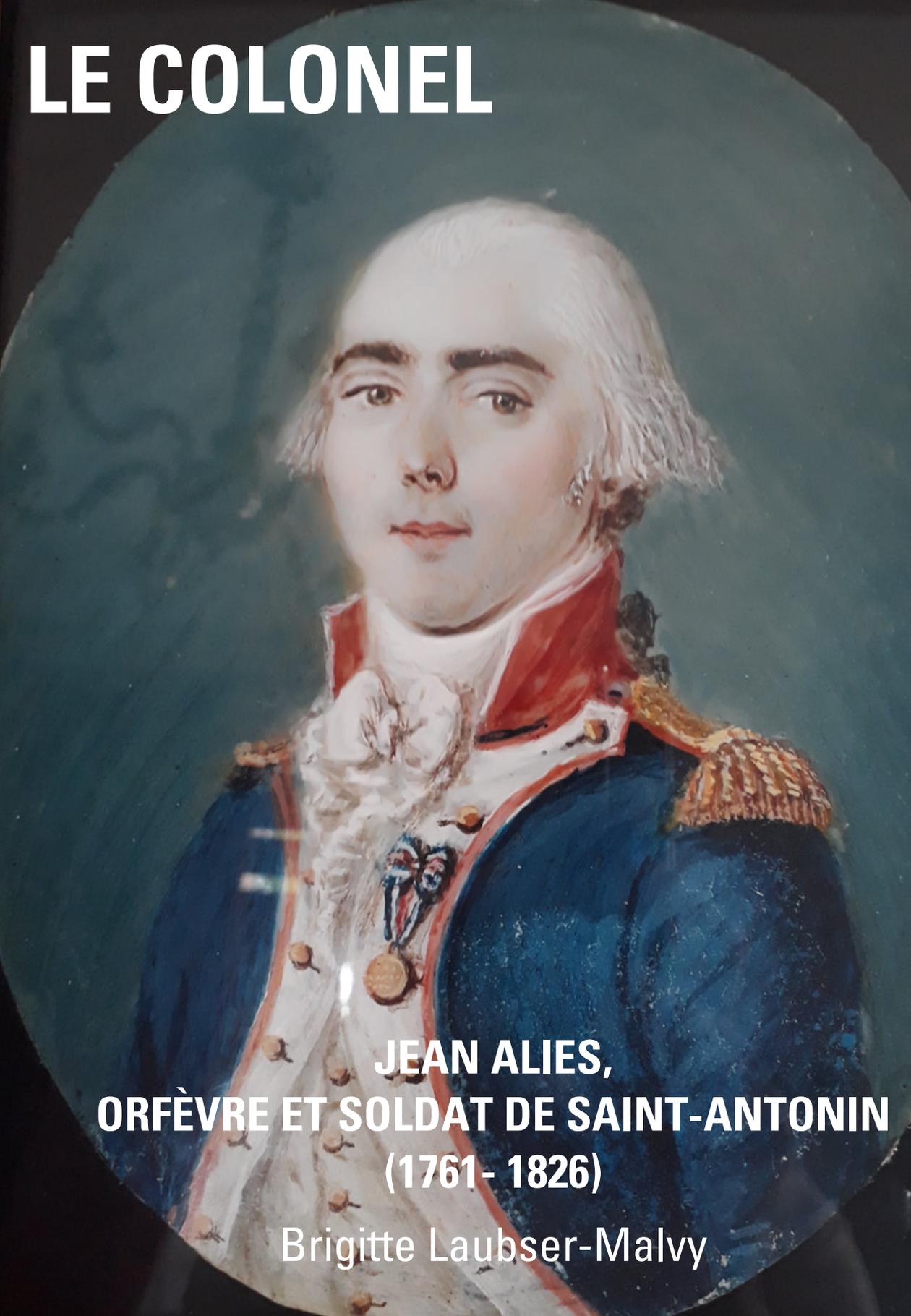


# LE COLONEL

A circular portrait of a man in a military uniform. He has light-colored hair, possibly powdered, and is looking slightly to the right. He wears a dark blue jacket with a red collar and a white cravat. The jacket has gold epaulettes on the shoulders and several medals on his chest. The background is a dark, mottled green.

**JEAN ALIES,  
ORFÈVRE ET SOLDAT DE SAINT-ANTONIN  
(1761- 1826)**

Brigitte Laubser-Malvy



### À propos de ce portrait

« Elle ne profère qu'une exigence : que son mari accepte de poser pour un peintre miniaturiste, qui exécutera son portrait, dans son nouvel uniforme de la Garde Nationale. Quand il sera en campagne, loin d'ici, elle gardera ainsi son image près d'elle et pourra la montrer à leurs enfants. Jean ne peut refuser une demande si modeste. »

Peinture représentant Jean Aliès en uniforme de la Garde nationale. Collection privée. Photo B. Laubser-Malvy

# À propos de ces extraits

Ces pages vous proposent des extraits du livre, pour vous donner à le découvrir - et à vous convaincre de lire la totalité de cette biographie.

La mise en pages du livre est quelque peu modifiée. Les césures sont indiquées par la mention (...). Nous avons ajouté en tête des paragraphes la pagination du livre proposé à l'édition.

Vous trouverez également l'adresse de courrier électronique si vous désirez nous poser des questions sur ce document. Si certaines questions portent plus spécifiquement sur le contenu (la vie et les oeuvres de Jean Aliès et de sa famille), nous transmettrons à l'auteure, Brigitte Laubser-Malvy.

L'éditeur : [contact@savs.net](mailto:contact@savs.net)

Reprenons les mots de son avant-propos pour bien cerner le pourquoi et le comment de ce livre.

*« Je n'ai pas souhaité que cet ouvrage ne soit qu'une reconstitution fidèle et historique. Il s'agit de la vie d'un homme que je n'ai pas connu. Je ne pouvais la raconter qu'en m'éloignant du cadre rigide de la recherche généalogique, en imaginant les raisons des choix de notre ancêtre, en me glissant dans la peau de cet orfèvre devenu soldat, aux prises avec les aspirations et la dureté de son temps.*

*Les puristes m'en voudront peut-être d'avoir choisi la forme du roman, mais elle me semble paradoxalement plus adaptée et plus sincère pour approcher l'énigme d'une vie. »*

Brigitte Laubser Malvy

## Un enfant du Quercy

*Saint-Antonin de Rouergue, jeudi 29 janvier 1761*

Page 4

Dès les premières contractions ressenties par son épouse, Bernard Aliès a mandé sa belle-mère, Catherine Cadène et la nourrice, Marguerite Barreau, au chevet de la parturiente. Louise, la jeune servante, a préparé des linges et rallumé le feu dans la grande salle. Il règne dans la maison, à l'aube de cette journée d'hiver, l'activité fébrile qui précède l'arrivée d'un évènement important. (...)

Il descend l'escalier, traverse la grande salle, puis la cour et rejoint son atelier, un peu honteux du prétexte futile qu'il a pris pour s'éloigner de la chambre, mais satisfait de se retrouver dans son environnement professionnel, au milieu de ses outils, de ses œuvres. La présence du compagnon, penché sur son ouvrage, le rassure. Ce travail de délivrance ne le concerne pas : On le préviendra quand tout sera achevé, lorsque l'enfant sera né. Pourtant son front soucieux et la prière silencieuse qui s'échappe de ses lèvres, démentent son apparente indifférence. Son premier enfant ! Si seulement Dieu lui accordait un fils, pour poursuivre son œuvre, l'aider dans son travail et un jour lui succéder ! Si seulement c'était un fils ! (...)

De la fenêtre arrière de son atelier, il distingue, de l'autre côté de la cour, les mouvements de la maisonnée. Guillaume arrive bientôt, suivi de la sage-femme. Ils secouent leurs vêtements avant de pénétrer dans la maison. Le docteur entre à son tour, serrant sa trousse sous le bras. Les carreaux de verre irréguliers reflètent la lumière chaude de la salle commune où le feu allumé dans la grande cheminée danse sous le chaudron de cuivre. Les chandelles en applique éclairent le bois sombre, les cuivres, les étains, et les visages rougis par le froid. L'orfèvre est sensible à la beauté d'un intérieur. Son travail y contribue. A la lueur des lampes à huile, les calels, comme on les

# EXTRAITS

appelle ici, il s'applique à terminer le façonnage d'un plat d'argent, tout en laissant son esprit remonter le fil de sa mémoire. (...)

Il se rappelle le long apprentissage de son métier d'orfèvre, dès l'âge de dix ans, la découverte d'autres lieux, d'autres visages, d'autres coutumes pendant ses années de formation et enfin sa maîtrise d'orfèvre-joaillier-bijoutier, l'aboutissement de ces efforts après le doute, le bonheur de la réussite.

Tout était compliqué par son appartenance clandestine à la religion réformée, et les difficultés administratives, les faux semblants, les inégalités de statuts, les injustices, l'humiliation, qui sont le lot des protestants depuis la promulgation de l'Édit de Fontainebleau en 1685 et toutes les mesures qui en ont découlé.

Sa famille en avait souffert. Certains ancêtres avaient émigré en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, d'autres étaient tombés en voulant résister, la plupart avaient accepté tristement le sort des vaincus, les abjurations collectives, et continuait à courber le dos sous les mesures répressives et discriminatoires, toujours d'actualité, et cette obligation de se cacher, sans cesse, de mener une double vie.

La conversion apparente à la religion catholique avait permis d'exercer un métier, à défaut d'une charge publique, et de fonder une famille. Bernard Aliès ne se plaint pas : l'aisance relative dans laquelle il vit n'est pas le lot de tous. Il se garde de l'oublier et de mettre en péril ces fragiles acquis par des imprudences qu'il sait fatales. Patient par contrainte et par nécessité, il n'ignore pas que la volonté politique évolue, la société également. Ceux, nombreux, qui, à la fin du règne de Louis XIV appelaient de leurs vœux la disparition des tenants de la religion protestante, au nom de l'unité du pays, deviennent plus modérés, gagnés peu à peu par les idées de philosophes ou d'écrivains comme Voltaire ou Diderot, évoquant une société plus juste et plus tolérante, où chacun pourrait participer au progrès des sciences et des industries.

L'avenir est rempli d'espoir et Bernard est heureux de penser que ses enfants seront les acteurs de ces changements. (...)

## La petite enfance

### Page 55

À cinq ans, Jean Aliès commence à fréquenter l'école des clercs et des curés. Marguerite s'efforce de corriger et de compléter les enseignements prodigués, Bernard Aliès prend au sérieux son propre rôle de pédagogue. Il veut être fier de son fils et lui donner tous les atouts pour qu'il devienne un jour, lui aussi, un Maître orfèvre respecté.

Jean, s'il montre des facilités pour les apprentissages, affiche très tôt un caractère indépendant et un goût prononcé pour les jeux virils. Sans craindre les bleus et les bosses, il se lance à la sortie de l'école dans des batailles acharnées, dont il sort la plupart du temps vainqueur et auréolé de gloire.. Tambour, sabre en bois, soldats en métal peint deviennent ses jouets favoris, qu'il consent à partager avec son petit frère : il faut être au moins deux pour faire la guerre ! Mais Jean-Pierre, entravé dans sa robe et de caractère pacifique, n'a pas la force, ni le désir, d'affronter son belliqueux aîné. Les jeux finissent souvent par des pleurs et l'intervention de Marguerite, qui sépare les deux enfants..

Progressivement, sans vraiment le chercher, Jean a gagné le respect des autres enfants de l'école, qui l'ont désigné comme leur chef dans les jeux de guerre, le nommant naturellement « Colonel », titre qu'il s'est lui-même attribué après avoir aperçu dans la boutique de l'orfèvre, un bel officier à l'uniforme étincelant, correspondant à ce grade prestigieux. (...)

1771

### Page 65

La foire, qui se tient à Saint Antonin une fois par mois, est l'occasion de rencontres intéressantes et divertissantes pour Jean. Paysans, marchands et chaland viennent de toute la région et parfois de fort loin pour vendre leurs produits ou faire des acquisitions. La ville pendant trois jours retentit du grouillement des hommes et des bêtes. Les cris, les rires de la foule, la musique, les meuglements et hennissements des animaux s'insinuent dans les rues étroites de la vieille ville et les quartiers périphériques. La halle au grain est prise d'assaut, l'esplanade du Pré commun devient marché aux bestiaux. Les odeurs, les couleurs, se mêlent dans un joyeux mélange. Les soldats sortent de leurs casernes pour faire respecter l'ordre public, les religieux

## EXTRAITS

quittent leurs couvents et rejoignent les officiers municipaux pour aller bénir les échanges, les marchandises, les bêtes, tout ce qui peut être béni. Les métayers, les journaliers, les petits artisans croisent les bourgeois, qui saluent les représentants de la noblesse locale. Les mendiants, infirmes et pauvres hères, se multiplient aux portes des églises et sous les passages. Les enfants courent après les chiens et s'agglutinent devant les joueurs de fifre et de tambour, esquissant un pas de danse avec hardiesse, les joues rouges. Les murets de pierre bordant les canaux de la Bonnette s'offrent au repos des chalands fatigués.

Ce jour-là, Bernard Aliès entraîne Jean et Bastien, un de ses métayers, vers l'enclos des équidés : il souhaite faire l'acquisition d'une monture pour lui-même et pour les enfants. L'orfèvre n'ayant pas d'écurie attenante à sa maison, l'animal sera confié en pension à Bastien. Ce dernier, qui a déjà travaillé pour un maquignon, peut jauger les qualités et les défauts de l'animal et saura s'en occuper. (...)

Bastien pénètre dans l'enclos et examine les animaux, hochant la tête en connaisseur. De retour, il s'entretient à voix basse avec son Maître: « Les bêtes sont de belle origine et bien soignées. Reste le choix de la race. Les Limousins ont noble allure avec leurs longues oreilles bien plantées. L'inconvénient c'est qu'ils sont tardifs et ne peuvent être montés avant l'âge de sept ou huit ans. Les Navarrins, fins et légers possèdent tous les avantages d'un tempérament solide et rustique. Plus précoces, ils feront plus d'usage, mais les deux espèces ont de grandes qualités. C'est à vous de voir ». Bernard pose quelques questions au maquignon, s'enquiert du prix des bêtes. Il réfléchit, hésite un moment, puis se tourne vers Jean et lui demande celui qu'il préfère. Jean n'a d'yeux que pour le jeune alezan à la liste blanche, repéré en arrivant, c'est l'un des Navarrins.

« Son choix est judicieux! » s'exclame une voix grave, au-dessus d'eux. Ils se retournent et aperçoivent, juché sur sa monture, le comte de Lastic Saint-Jal, bel homme à la prestance imposante et au long visage distingué, client de l'orfèvre. « Votre fils a bon goût, Maître Aliès. » confirme-t-il avec un franc sourire. « Et connaissez-vous le proverbe ? ajoute-t-il en désignant les jambes de l'animal : Balzane trois, cheval de Roi ! ». Jean rougit de plaisir à ce compliment. Bernard Aliès salue avec déférence le noble gentilhomme, aide de camp du duc d'Aiguillon et sa jeune épouse, qui l'accompagne. (...)

## Anne

Page 71

En 1775, Anne Aliès est une jolie fillette de dix ans, à l'esprit vif et déluré, qui fréquente l'école des filles et complète sa culture, grâce à une curiosité insatiable pour tout ce qui l'entoure et à des parents soucieux d'ouvrir son esprit et de parfaire son éducation. Elle deviendra le grand amour de Jean Aliès et la femme de sa vie, partageant avec lui les espoirs et les déceptions, les périodes de gloire et les épreuves de l'existence. Son destin, dès à présent, est lié irrémédiablement à celui du Colonel et ils traverseront ensemble cette époque troublée et le changement de siècle.

Anne est la fille aînée d'Antoine Aliès et d'Antoinette Lagarde, son épouse. Le perruquier et sa femme auront deux autres filles sur le tard, à vingt ans d'intervalle, si bien qu'Anne est élevée comme une enfant unique, le soleil et la joie de ses parents. Antoine est le cousin issu de germain de Bernard Aliès. Son père, Jacob était tanneur à Saint Antonin. Ils appartiennent à la bonne bourgeoisie protestante saint-antoninoise. Antoine a acheté une charge de « Barbier, perruquier, baigneur, étuviste », c'est-à-dire qu'il s'occupe de tout ce qui concerne la beauté capillaire et faciale, essentiellement des hommes. Outre ses perruques, il vend aussi les poudres, les pommades, l'opiat pour les dents. Cette charge très recherchée, à une époque où la mode des perruques sévit dans toutes les catégories sociales du pays et se propage à l'étranger, en fait un homme aisé et apprécié, tant pour son art, que pour son caractère jovial et disert.

Pour compléter son commerce et faire patienter ses clients, il vient d'ouvrir à côté de son échoppe, une salle de billard, la seule de la ville. Cette annexe ne désemplit pas. C'est devenu une sorte de club improvisé, où s'échangent nouvelles et idées en cours. La boutique et le billard sont situés rue du Buoc, face à la tour éponyme qui sert accessoirement de prison, à quelques pas de la maison de l'orfèvre, au cœur de l'activité commerciale de Saint-Antonin.  
(...)

Saint-Antonin souffre, depuis quelques années, de ce qui faisait jadis le charme de la cité : son enclavement dans cette vallée verdoyante de l'Aveyron. Les chemins et les routes qui la relie aux grands axes ne sont plus régulièrement entretenus depuis longtemps, ce qui freine les échanges. La ville demeure une jolie cité médiévale aux rues étroites, peu adaptées à la circulation des voitures des rouliers. La masse imposante des couvents et autres édifices religieux interdit tout projet d'urbanisme, alors que ces couvents n'abritent plus que quelques poignées d'ecclésiastiques. (...)

## L'engagement

Page 86

Jean rejoint l'atelier où son père l'attend. Il sort de sa poche l'imprimé qu'il vient de signer et le lui tend. « Viens, mon fils, dit celui-ci en s'emparant du papier, rentrons à la maison, je vais demander à Marguerite de me remplacer à la boutique, nous devons parler de tout cela » La voix ne contient aucun reproche, peut-être un peu de lassitude. Jean suit son père. Le travail attendra. Ils doivent s'expliquer, surtout ne pas laisser la rancune s'installer entre eux.

Bernard Aliès est assis à son bureau, il a chaussé ses lunettes pour prendre connaissance du document signé par son fils. Ce dernier vient de s'engager dans l'infanterie, pour une durée de huit ans. La date du rassemblement des nouvelles unités est fixée au 3 juillet, à Montauban. De là, ils seront acheminés vers Toulon, où leur sera notifié leur lieu de garnison. Dans deux mois, Jean passera du métier d'orfèvre à celui de soldat. Le constat est un peu difficile à admettre pour Bernard, mais c'est le choix qu'a fait son fils.

« Jean, ton engagement dans l'armée va compliquer nos affaires, mais je respecte ta décision, j'espère seulement que tu ne perdras pas le bénéfice de tout ce que tu as acquis ici depuis ton entrée en apprentissage. Tu as obtenu le brevet d'orfèvre, tu aurais pu accéder rapidement à la maîtrise, mais si tu reviens à la vie civile après ton service, il sera encore temps pour toi de t'y préparer. »

Jean écoute son père sans l'interrompre. Ces paroles ne contiennent pas de critiques, seulement du bon sens. Après un silence, Bernard reprend : « Il me reste deux mois pour recruter un nouveau compagnon, ce doit être possible. Sache que je regretterai la bonne entente professionnelle qui régnait entre nous. Tu as acquis une solide expérience de ce métier et nous étions un peu complémentaires à l'atelier. Il faudra que je m'habitue à changer de « collègue » et à vivre éloigné de mon fils. Mais tu fais ton devoir, je ne peux pas t'en faire le reproche. »

Jean se veut rassurant : « Père, je ferai tout pour que mon départ ne mette pas l'affaire en difficulté. Je terminerai les commandes et travaillerai jusqu'au bout. Je suis persuadé que le temps ne me fera pas oublier tout ce que vous m'avez enseigné de ce beau métier. La perspective de m'éloigner de ma famille et de mes amis ne m'est pas insensible. Je vous écrirai, comme j'écrirai à Anne, ma chère cousine, qui je l'espère, aura la patience d'attendre mon retour. »

Ils se sont dit l'essentiel, toute autre parole aurait été superflue. Anne est mise, le soir même, dans la confidence. (..)

## Toulon, 1er septembre 1779

### Page 91

Une lettre du soldat Aliès à sa cousine récapitule les événements de cette journée.

*« Anne, ma douce, me voilà soldat.*

*Je ne peux résister à l'envie de t'écrire ces quelques lignes qui contiennent une heureuse nouvelle. Nous sommes depuis hier à Toulon, principal port militaire du Royaume. Le site est impressionnant. Je t'en parlerai à l'occasion, ainsi que de ma découverte de la mer Méditerranée, cette immense étendue bleue que nous avons longée par intermittence depuis plusieurs jours avant de parvenir à destination. Depuis ce matin, mon nom est inscrit sur le rôle de la compagnie du régiment de Vermandois. Comme chaque recrue, j'ai été présenté solennellement par le capitaine, au major, l'officier supérieur chargé de l'administration. Il a fallu que je déclare de nouveau mon identité, mon état-civil, que je donne divers renseignements concernant mes parents. Pour mon signalement physique, je suis passé à la toise, afin que le major vérifie que j'avais bien la taille minimum requise pour être admis dans l'infanterie. Je mesure cinq pieds quatre pouces, soit trois pouces de plus que le minimum exigé. Le major n'a fait aucun commentaire quand il a appris que j'exerçais le métier d'orfèvre, mais il m'a lui-même annoncé, et c'est la grande nouvelle, que ma compagnie rejoindrait le port d'Ajaccio dans l'île de Corse, après deux semaines d'instruction.*

*Oui, me diras-tu et alors, en quoi est-ce réjouissant ?*

*Eh bien voilà, ceux qui sont affectés en Corse, qui se trouve placée sous la souveraineté du roi de France depuis dix ans, bénéficient d'un temps de service réduit de moitié. C'est aussi le traitement réservé aux Corses qui quittent leur île pour s'engager dans l'armée. Les années comptent double, je devrais donc être libéré dans quatre ans et non huit. Je m'en réjouis. Quatre années seront vite passées et nous nous retrouverons alors, ma chère cousine, pour envisager notre avenir.*

*Après le major, nous sommes passés entre les mains du chirurgien-major, qui a attesté de mes capacités physiques, puis nous avons été rassemblés par l'aide-major du bataillon, qui nous a fait lecture des ordonnances royales, en présence des officiers et sergents de la compagnie. Enfin, le commissaire de guerre nous a passé en revue et a décidé du renvoi, pour des raisons que j'ignore, peut-être une tare physique, de deux d'entre nous. Un nom de guerre nous a été attribué, pour moi, « l'orfèvre ». C'est une vieille tradition qui, m'a-t-on dit est en voie de disparaître. Nous avons ensuite été conduits dans les vestiaires où l'on nous a remis l'uniforme blanc à liseré vert de la compagnie. Je le trouve fort seyant. Après l'uniforme, nous avons reçu les armes, fusil, bâïonnette et le complément d'équipement, giberne, havresac, qui font de nous des soldats en état de servir leur pays.*

*Dans quinze jours, nous embarquerons, pour rejoindre Ajaccio. Je t'enverrai de là-bas mes premières impressions, puisque c'est alors que commencera véritablement ma nouvelle vie de soldat.*

*Anne, écris-moi, si tu le peux pour me donner des nouvelles de Saint Antonin. J'enverrai un mot à mon père, peut-être demain. Transmets mes respectueuses salutations à tes parents.*

*J'espère que cette lettre te parviendra très vite. Avec toute ma tendre affection.  
Jean » (...)*

## 1782- 1783

### La fin du service et le retour à la vie civile

Page 103

(...) En septembre 1782, il est appelé chez le capitaine. Celui-ci le reçoit dans son bureau, pièce modeste, mais confortable, encombrée de cartes et de livres. Sur un coin de la table, Jean reconnaît un exemplaire de l'«Essai général de la tactique moderne » d'Hippolyte de Guibert. L'éclat soudain dans le regard du caporal n'a pas échappé au capitaine : «Vous connaissez cet ouvrage ? ». Jean acquiesce, toujours au garde à vous devant son supérieur. Celui-ci lui indique un siège devant le bureau. Jean s'assoit face au capitaine. Le Capitaine s'adresse à lui d'une voix ferme, posée, ponctuée de silences.

« Caporal, j'ai souhaité vous voir pour vous dire ma satisfaction concernant votre manière de servir depuis votre arrivée à Ajaccio. Je n'ai qu'à me louer de votre posture, aussi bien à la caserne, qu'en opérations. Je l'ai fait savoir à la

hiérarchie, à l'appui de votre demande de promotion (...) La réponse est arrivée ce matin: vous serez prochainement nommé caporal major.»

Le capitaine se tait et attend la réaction de son vis-à-vis. Jean le remercie d'une voix qu'il souhaite totalement neutre. Le capitaine, après un temps, reprend : « Je vous avoue, que j'espérais pour vous un grade de sous-officier. Vous le méritez. Mais vous connaissez les nouvelles consignes. Votre avancement dans l'armée du Roi ne dépassera jamais le grade de caporal major. C'est ainsi. Nous n'avons pas à commenter le choix de nos gouvernants. Peut-être les choses évolueront-elles ? Certains ministres y sont favorables, mais pour l'heure, il faut accepter ce que d'autres pourraient qualifier d'injuste et inéquitable. Dans un an, votre service dans l'armée prendra fin. D'ici là, je vous demande de continuer à garder cette attitude positive qui vous honore et fait de vous un élément précieux de cette compagnie. Notre pays aura toujours besoin de personnes de valeur, quelle que soit la voie que vous choisirez, civile ou militaire. À la fin de votre service, regagnez cette vie civile, où vous attend votre beau métier d'orfèvre, mais tenez-vous prêt, le jour où le pays aura besoin de personnes comme vous, à rejoindre les rangs de l'armée. C'est le conseil que je vous donne aujourd'hui. »

Le capitaine se tait. L'entrevue est terminée. Le caporal Aliès se lève, assure au capitaine que « la compagnie pourra toujours compter sur sa loyauté et son engagement total ». Il lui promet de repenser à ses paroles quand le temps sera venu pour lui de faire des choix. (...)

## Saint-Antonin 31 juillet 1789

Page 117

Anne, à la fenêtre du salon, observe l'animation fébrile qui règne à l'extérieur. Place du Buoc, des gens vont, viennent, s'agitent en tous sens avec de grands gestes des bras. Les visages tendus reflètent l'inquiétude.

Anne arrive bientôt au terme d'une quatrième grossesse. Peut-être auront-ils enfin un fils ? Jean est à l'atelier depuis le matin. Elle est seule dans la maison, avec Suzanne qui vaque à ses occupations et les trois filles qui font la sieste dans leur chambre.

# EXTRAITS

Anne songe à la discussion qu'elle a eue la veille avec Jean. Les nouvelles reçues de Paris ne sont pas bonnes. Le peuple gronde, exaspéré par l'attitude du roi. Le mécontentement, si longtemps contenu, se fait entendre et gagne la province. Qu'ont-ils à craindre ici ? La misère existe aussi à Saint-Antonin, mais les autorités s'en préoccupent et s'efforcent de trouver des remèdes, au moins ponctuels, pour que les pauvres ne meurent ni de froid, ni de faim. Les nobles, comme le comte de Lastic, n'ont pas la morgue et le mépris qu'on leur reproche ailleurs. Ils sont prêts à accepter des réformes, à ouvrir les portes à plus d'égalité et de justice, à contribuer à l'impôt. L'église catholique s'est montrée ici plutôt tolérante envers les protestants, nombreux il est vrai, rendant leur vie moins difficile que dans d'autres villes. Le dialogue existe sans distinction de classe ni de religion, et si le débat politique s'exprime surtout dans les couches aisées de la population, les moins favorisés n'en sont pas exclus.

Alors que se passe-t-il soudain, pourquoi cette effervescence qui semble venir de l'extérieur? (...)

Dehors, les événements se précisent très vite : quelques personnes venues des villes et campagnes voisines ont été reçues par le maire, en présence des officiers municipaux et du comte de Lastic. Elles tiennent le même discours: Des hordes de plusieurs milliers de brigands font régner la terreur depuis Paris, tuant, incendiant, pillant tout sur leur passage. Elles approchent. On dit que Cahors est ravagé. On cite des châteaux mis à sac. On mentionne l'abbaye de Beaulieu, toute proche. Le danger est là, aux portes de la ville. Ces informations inquiétantes sont confirmées par les courriers venant de Caussade et de Septfonds.

Le maire fait sonner le tocsin et convoque les principaux notables de la ville pour former un Comité de Sûreté, qui siègera en permanence. On fait appel aux anciens militaires.

Prévenu par le comte de Lastic, Jean Aliès se rend à la maison commune. On réquisitionne tout ce qu'on trouve comme armes et munitions. Toute la ville est en émoi. On ferme les boutiques, les églises et les bâtiments publics. On se barricade dans les maisons. Des femmes et des enfants s'enfuient et gagnent les bois et les grottes pour se cacher. Les hommes valides sont réquisitionnés et, avec les habitants de Verfeil, Najac et alentour accourus en armes, on s'efforce d'organiser, malgré la confusion qui règne, la défense de la ville. Dans le même temps des émissaires sont envoyés à Caussade pour obtenir des informations, puis à Toulouse pour demander de l'aide.

Jean Aliès est passé en coup de vent chez lui, mettre Anne au courant des

événements. Malgré le drame qui se prépare, il arrive les yeux brillants, comme lorsque, petit, il écoutait les exploits des quatre fils Aymon. Le danger, loin de l'effrayer, l'attire, comme s'il se réveillait d'un long sommeil. Dans ces moments, Anne ne peut que suivre son héros et se montrer à la hauteur. Jean part revêtir son uniforme blanc et décroche ses armes personnelles, fusil et sabre, du râtelier. Il tend à sa femme un pistolet dont il lui a appris le maniement après leur mariage. Il serre fougueusement sa femme contre lui, lui recommandant de bien fermer la maison, et de ne pas s'inquiéter, la ville est prête à affronter la menace. (...)

Jean Aliès a repris du service. Anne s'y attendait, elle s'était préparée depuis longtemps à devenir la femme d'un soldat. Caporal-major depuis son service en Corse, âgé maintenant de vingt-huit ans, le changement de régime et la suppression des privilèges nobiliaires lèvent désormais les obstacles à son accession à l'encadrement. Après l'épisode de la « Grande Peur », au vu de son expérience et de son attitude face au danger annoncé et à la menace de désordre, il est nommé par ses pairs lieutenant, puis bientôt capitaine. Ces promotions tant espérées le comblent de fierté et de gratitude envers ceux qui ont fait tomber les privilèges.

## Saint-Antonin, Jean Aliès, volontaire de 1791

Page 122

Une lourde clef tourne dans la serrure de la porte d'entrée. Un pas assuré et rapide monte l'escalier et le voilà, le séduisant capitaine, dans son bel uniforme de drap écru, avec ses guêtres, son tricorne à la main et le sabre au côté.

Les cinq femmes de la maison, dont les trois petites, le regardent avec admiration, s'empresent autour de leur mari, père ou maître. Les petites filles s'accrochent à ses jambes. Il ordonne, d'un ton faussement sévère : « Citoyennes, garde à vous ! » et les petites s'alignent devant leur père, comme pour la revue. « Repos ! ». Il rit, les embrasse, les fait tourner en l'air et enfin les repose.

Il passe en coup de vent. La Garde nationale, les exercices, les revues, les gardes, les réunions d'état-major, celles de la municipalité, accaparent son temps. Il a presque totalement abandonné l'atelier d'orfèvrerie. Son père ne

# EXTRAITS

lui en veut pas. Les commandes ne sont pas nombreuses en ces temps troublés. Bernard et l'apprenti suffisent pour exécuter le travail. (...)

Au mois de juin, un décret impose le nouvel uniforme de la Garde nationale : habit bleu roi à doublure blanche, passepoil et collet écarlate, revers blancs à passepoil écarlate, assimilant ainsi progressivement la Garde nationale aux militaires de métier. (...)

Les événements vont bientôt s'accélérer. Fin juin, on apprend que Louis XVI et sa famille ont été rattrapés, alors qu'ils essayaient de fuir la France pour se réfugier à l'étranger. Le choc est rude pour ceux qui conservaient leur loyauté au roi de France, tandis que gronde la menace extérieure.

Pour répondre à cette menace qui se précise, un décret du 4 août décide l'ouverture de la conscription libre des gardes nationaux volontaires pour intégrer l'armée. La mission de cette première armée révolutionnaire sera de défendre les frontières. L'engagement des gardes est prévu pour la durée de la campagne. Des registres sont ouverts dans les municipalités. Les chefs de cette armée seront élus par les troupes, sous la surveillance des autorités municipales et départementales.

Dès qu'il a connaissance de cette mesure, Jean Aliès est un des premiers à signer un engagement. Il en a fait part au colonel de Lastic, qui comprend et respecte ce choix. Il prévient Jean Aliès que la campagne qui se prépare risque d'être longue, compte tenu des forces et des enjeux en présence. Il l'assure que sa place dans la Garde nationale sera conservée jusqu'à son retour. C'est ainsi que le capitaine major Aliès intégrera bientôt le premier bataillon d'infanterie de l'Aveyron, en accédant au nouveau grade de Lieutenant-Colonel. (...)

1999  
16



Je soussigné colonel-  
 commandant, Lieutenant-colonel,  
 officier, sous-officier et fusilliers soldats citoyens  
 de la garde nationale de la commune de Saint-Antonin,  
 canton de même Nom, District de Villefranche, département  
 de l'Asturois, certifions et attestons à tous ceux qu'il  
 appartiendra que Monsieur Jean-Nicolas citoyen actif de  
 la présente ville de Saint-Antonin, âgé d'environ vingt  
 huit ans ancien caporal major au sixante unième régiment  
 d'infanterie ci devant serennais au sein dans notre  
 garde nationale depuis le trente un juillet N. E. sept  
 cent quatre vingt neuf époque de sa formation, sans  
 interruption jusqu'à ce jour, d'abord et pendant quelque  
 temps en qualité de lieutenant, ensuite et pendant  
 environ deux ans en qualité de capitaine-adjutant  
 et depuis environ six mois en qualité de  
 lieutenant colonel, et toujours avec la plus grande  
 exactitude, le plus grand zèle et le plus grand  
 patriotisme. Interoignage de quoi nous  
 avons donné la présente attestation sous le contresing  
 de l'adjudant de notre garde nationale, munie  
 du sceau d'icelle.

Fait à Saint-Antonin le dix sept décembre  
 N. E. sept cent quatre vingt onze an troisième  
 de la liberté.

Chouveau Lieutenant Colonel

Lastic Saint-Jal Colonel commandant

Philippe capitaine

Chabrier capitaine

Ante  
 Adjuvier

Chabrier capitaine  
 R. H. M. M. Parille

Attestation du 17 décembre 1791, rédigée par le Colonel de Lastic Saint-Jal, commandant de la Garde nationale de Saint Antonin

**Victoires et déboires**

Page 136

Début avril, l'armée s'ébranle en direction de l'Italie, par le chemin de la corniche. Les cent cinquante mille soldats, avec armes et bagages, contournent les Alpes par Villefranche, Menton, Albenga et franchissent le col de Cadibone.

Dès le début de la campagne, armés de leur bravoure et d'une volonté sans faille, les Français emporteront victoire sur victoire : Montenotte, Dego, Mondovi, Lodi, Barchetta, Castiglione...

Descendant le Tanaro sous la direction du général Sérurier, la seizième demi-brigade d'infanterie légère, menée par Jean Aliès, déborde les Autrichiens par le sud, tandis que Masséna manœuvre ses troupes à l'ouest et au nord.

Le dix-neuf avril, l'affrontement a lieu à San Michele, sur le pont franchissant la rivière Corsiglia. Après la charge des artilleurs, l'infanterie force le passage. Les hommes crient pour se donner du courage, entonnent la Marseillaise, foncent avec une énergie bestiale vers l'adversaire, leurs chefs à leur tête. Le chef de brigade Aliès avance au cœur de la mêlée, avec à ses côtés, Battisti, un fantassin corse et le porte-drapeau. Il fonce, sabre au clair. Soudain, un coup de feu fouette son visage et le sang gicle en même temps qu'une fulgurante douleur lui fait plier les genoux. Il perd bientôt connaissance. Battisti crie à un soldat de le couvrir et, avec l'aide d'un autre fantassin, emporte le colonel inconscient, le visage en sang, à l'écart des combats. Deux brancardiers accourent, prennent en charge l'officier blessé et le conduisent, toujours inanimé, vers l'ambulance.

Ce jour-là, le chef de brigade Jean Aliès n'assistera pas à la fuite des Autrichiens. (...)

Pendant l'hospitalisation puis la convalescence du colonel, les troupes françaises de Bonaparte avaient continué leur progression sur le territoire italien, occupant Cherasco, entrant dans Alba, qui venait de tomber aux mains des insurgés. À la demande des Autrichiens, l'armistice était signé le vingt-six avril : Coni, Tortone, Valenza, étaient livrés aux Français. Début mai, les troupes françaises passaient le Pô et se dirigeaient vers Plaisance, puis Lodi, gagnant ainsi la Lombardie.

# EXTRAITS

En mai, Bonaparte concluait de nouveaux armistices avec Parme, puis avec Modène, et en juin avec le Pape à Bologne. Tous ces armistices furent conclus moyennant de fortes contributions en argent, en nature, en œuvres d'art et manuscrits. Si cette manne améliorait provisoirement la situation matérielle des soldats, elle épuisait le pays, entraînant parfois des réactions violentes contre les Français à Milan, Pavie ou Lodi.

Quand Jean Aliès rejoint son régiment en juillet, les Autrichiens préparent une nouvelle offensive contre les forces françaises. À la suite d'une nouvelle réorganisation, en mai, la seizième demi-brigade, commandée par Jean Aliès, a amalgamé le onzième bataillon de l'Ain et le cinquième bataillon des Basses-Alpes, formant désormais la vingt-deuxième demi-brigade légère sous les ordres du Colonel Aliès.

L'attaque autrichienne échoue successivement à Brescia, Lonato, Castiglione, puis Solferino début août. L'objectif autrichien était de débloquer Mantoue, mais partout les Français résistent.

Bonaparte ayant reçu des renforts de France, les troupes françaises, dirigées par Augereau et Masséna, convergent vers Trente. Les forces autrichiennes commandées par le comte Wurmser, sont repoussées au-delà de la vallée de la Brenta. Wurmser a installé son quartier général à Bassano del Grappa, sur la rive gauche de la Brenta.

À l'aube du huit septembre, les Français remontent les gorges de la rivière à vive allure et assaillent furieusement l'arrière-garde autrichienne, qui se réfugie à Bassano. La panique gagne les Autrichiens. Les Français, galvanisés par leurs chefs, s'emparent des canons ennemis qui défendent le pont sur la Brenta. L'armée autrichienne, en déroute, se replie sur Mantoue. (...)

Le chef de brigade Jean Aliès se voit confier le titre de commandant de la place de Bassano, où Bonaparte vient d'établir son quartier général, après la déroute des Autrichiens. Jean Aliès est désormais chargé de commander et de défendre la ville. C'est une marque de confiance importante de la part du commandant en chef des armées d'Italie. Il récompense ainsi l'officier valeureux et loyal.

Le commandement de la ville s'installe, à la suite de Bonaparte, au palais Roberti, Via del Ponte. Le cadre où s'exercent les nouvelles fonctions du colonel, un palais rehaussé d'or et de fresques anciennes, ne déplairait pas à son épouse. Il lui en fait la description dans ses lettres. (...)

## Saint-Antonin mars 1798

Page 151

Le Colonel est de retour à Saint-Antonin depuis le mois de février. Après un périple long et épuisant sur les routes enneigées, il a regagné sa ville, et peut enfin goûter à la douceur de son foyer, entouré de sa femme et de ses enfants. Ces derniers ont bien grandi et la petite Victoire-Bonaparte est un bijou de femme miniature, souriant et babillant. Loin d'être effrayée par le nouveau venu, elle l'a immédiatement adopté et se laisse porter et bercer par cet homme que sa mère et ses frères et sœurs semblent bien connaître.

Pendant son séjour, Jean doit régler une affaire importante, une opportunité, que lui avait signalée Anne dans un de ses derniers courriers. La maison que les Aliès louent place du Mazelviel est à vendre. Après avoir consulté sa femme et s'être instruit des conditions, Jean a pris la décision de se porter acquéreur. Rendez-vous est pris avec Maître Bromet, le notaire, mais la maison étant la propriété indivise de deux familles, à la suite d'une succession, l'opération doit s'effectuer en deux temps. Deux dates sont fixées avec les vendeurs, à quinze jours d'intervalle.

Cette transaction est intéressante pour toutes les parties. La situation des vendeurs n'est pas florissante, or le Colonel s'engage à payer en numéraire, c'est-à-dire en espèces métalliques et non en assignats, ce qui représente une garantie appréciable par ces temps d'instabilité monétaire. Bonaparte avait en effet obtenu du Directoire que la solde des militaires de l'armée d'Italie soit versée, pour moitié en numéraire, le reste en assignats. Cette faveur ne concernait que l'armée d'Italie, les soldats des autres armées n'étant rémunérés qu'en assignats, monnaie peu fiable et très vite dépréciée.

Cet argument a emporté l'accord des deux vendeurs. Pour Jean et Anne Aliès, l'acquisition de cette propriété, vaste et confortable, composée d'une grande maison, d'un jardin, d'une grange et d'une cave contigus, constitue une sécurité pour l'avenir. Cette opération permet d'envisager sereinement une retraite qui se profile et sera inévitablement assortie d'une diminution des revenus du foyer. (...)

## Saint-Antonin 1806

Page 160

Jean Aliès a installé un petit atelier d'orfèvrerie au rez-de-chaussée de la maison du Mazelviel. On y transforme, répare, modifie, adapte des bijoux et pièces de joaillerie. La fabrication a été abandonnée. Cette activité au ralenti occupe son père, qu'il rejoint parfois à l'atelier pour travailler à ses côtés, comme autrefois. Elle leur permet ainsi de partager quelques moments précieux de sa vie déclinante. (...)

Avec le nouveau maire, des travaux d'aménagement de la cité, longtemps reportés, ont enfin démarrés. On réalise une voie de circulation contournant la ville d'est en ouest, de la porte des Carmes aux Estaffets, ainsi que deux nouveaux emplacements pour les marchés aux bestiaux. Le long de la voie, on dispose des bancs en pierres, des fontaines et on plante des arbres pour offrir de l'ombre aux promeneurs. La grange des Aliès donne sur ce boulevard, permettant ainsi de sortir aisément la voiture attelée.

Cette année-là, la santé de Bernard Aliès, l'orfèvre, décline brusquement. Obligé de garder le lit, le père de Jean s'éteint à la fin du mois d'octobre, dans la maison de son fils, entouré de sa famille. Il est enterré auprès des siens dans le cimetière protestant.

Après la mort de son père, Jean Aliès réalise que son fils, qui vient d'avoir quinze ans, est devenu un homme, sans qu'il l'ait vu grandir. À son âge, lui-même apprenait le métier d'orfèvre chez son père. Ce qui devait être le début d'une lignée d'orfèvres n'avait pas eu de suite, puisque lui-même avait préféré le métier des armes. Néanmoins sa formation n'avait pas été vaine, puisqu'il avait exercé comme orfèvre pendant plus de dix ans après son service et qu'il avait ensuite obtenu sa maîtrise.

Comme beaucoup de jeunes de sa génération, c'est le travail de la terre et des bêtes qui intéresse Bernard, le « Serpolet phocéén ». Il n'y aura pas plus de lignée de soldats qu'il n'y a eu de lignée d'orfèvres ! C'est ainsi. Son rôle de père est de l'aider à s'orienter et à s'épanouir dans la voie qu'il a choisie. (...)

**Les lauriers sont coupés**

Page 165

La France dirigée par un Empereur guerrier n'en finit pas de se battre sur tous les fronts. Chaque traité déclenche une nouvelle coalition. Victoires, défaites se succèdent à un rythme effréné. Quand le peuple pourra-t-il enfin goûter la paix et les soldats regagner leurs foyers ? Et puis, un matin, on apprend que Napoléon a été contraint de mettre un genou à terre. Il part en exil et la royauté est rétablie. Tout va très vite. Louis XVIII, frère du défunt Louis XVI, monte sur le trône en avril.

Le Roi crée la Décoration du Lys en faveur de la Garde nationale de Paris, qui a contribué à cette restauration. Il étend bientôt cette distinction aux membres valeureux de toutes les Gardes nationales de France. Le Colonel se voit attribuer cette croix en août 1814. Il reçoit la nouvelle avec un certain détachement.

Une cérémonie officielle est organisée à Saint-Antonin, au cours de laquelle, les autorités (qui n'ont pas changé avec le régime) lui remettent solennellement le brevet et épinglent sur l'uniforme de Commandant de la Garde nationale, l'insigne représentant une fleur de lys, suspendue à un ruban de moire blanche.

Une fois de plus, Jean Aliès prête serment, cette fois de « Fidélité à Dieu et au Roi pour toujours ». Il est bien placé pour connaître la valeur de ces formules. Sa conscience, seule, a décidé une fois pour toutes, d'être fidèle à Dieu et à sa Patrie, mais il se prête à cette formalité sans état d'âme. Le pays lui doit bien une reconnaissance, sous quelle que forme que ce soit. (...)

Jean Aliès est heureux et apaisé. Il oublie un instant les élancements qui irradient le bas de son visage, la vieillesse qui s'installe peu à peu dans son corps fatigué et les mille soucis de la vie. Anne est près de lui, fière, radieuse, épanouie, et il l'aime profondément. Comme il aime ses filles, dont Victoire-Bonaparte, ses petits-enfants et ceux encore à venir... (...)

-----  
À la fin de l'ouvrage, bibliographie (page 171).

Dans le texte et en couverture : 11 documents d'époque.